

LE PREMIER COMMANDEMENT (EXODE 20.3)

Sylvain Romerowski

Tu n'auras pas d'autre dieu que moi.

Quelle idole va-t-on trouver dans ma vie ? À quoi va-t-il falloir renoncer ? Quelle entrave Dieu veut-il placer à ma liberté en m'adressant ce commandement ?

Démarrer comme cela, ce serait oublier qui est le Dieu qui s'exprime ainsi. Le Dieu qui adresse cette parole au peuple d'Israël est celui qui a d'abord dit : v. 2. C'est aussi oublier quel est ce peuple qui ne doit pas avoir d'autres dieu. Ce n'est pas n'importe quel peuple. C'est le peuple à qui Dieu dit d'abord : je t'ai fait sortir d'Égypte...

Le Dieu qui énonce le premier commandement est le Dieu qui libère. Et lorsque Dieu affranchit quelqu'un, ce n'est pas pour le faire tomber dans un autre esclavage, ce n'est pas pour reprendre d'une main la liberté qu'il a donnée de l'autre. Lorsque Dieu donne, il donne réellement et gratuitement. Ce n'est pas pour exiger un paiement en retour. Non, celui que le Seigneur affranchit est réellement libre.

Le Dieu qui dit : v. 3 est le Dieu libérateur et s'il dit v. 3, c'est pour garantir, pour nous conserver, pour consolider la liberté qu'il nous a acquise.

Les autres dieux auxquels Israël pouvait penser en entendant cette première parole du décalogue étaient les dieux des peuples environnants, des dieux exigeants, auxquels il fallait offrir des sacrifices et pour lesquels il fallait accomplir des rites compliqués. Avec ces dieux là, on n'était jamais sûr d'en avoir fait assez pour les satisfaire. Ces dieux étaient capricieux. Leurs réactions étaient souvent imprévisibles. Ils pouvaient se mettre en colère pour la moindre peccadille et l'on ne savait jamais si l'on avait offert assez de sacrifices, prononcé assez de prières et accompli suffisamment de rites pour les apaiser. Faire, faire toujours plus. À cet égard, on était esclave des dieux, à la merci de leurs caprices et l'on vivait dans la peur de ces dieux.

Mais, direz-vous, le Dieu d'Israël a aussi demandé des sacrifices et des rites. C'est vrai. Mais il a demandé cela pour annoncer le sacrifice par excellence, ce sacrifice qu'il devait lui-même offrir et qui rend finalement inutile tout sacrifice d'animaux de notre part. Il avait demandé cela pour enseigner que l'homme est pécheur et a besoin du pardon de Dieu. Et il avait déclaré qu'il est miséricordieux et qu'il pardonne à celui qui se repent de ses fautes. Et donc le Dieu qui nous dit ce matin v. 3, c'est celui qui nous dit d'abord : Je suis le Seigneur ton Dieu, qui ai donné mon Fils sur la croix pour te libérer de l'esclavage du péché, pour te libérer de la condamnation que le péché encourt, pour te libérer du péché dans ta vie. Et si nous avons mis notre confiance en ce Dieu, alors nous sommes au bénéfice de cette œuvre libératrice.

Chez les autres peuples, parmi les dieux, figuraient les rois. Les rois étaient souvent divinisés comme le pharaon en Égypte ou les monarques mésopotamiens. Le roi divinisé était considéré comme sacré, donc intouchable et il s'octroyait le droit de traiter ses sujets comme il l'entendait. Il pouvait accabler ses sujets d'impôts et de corvées, et les réduire ainsi en esclavage sans que ses sujets aient le droit de s'opposer à sa politique. Dans les premiers siècles de l'histoire de l'Église, les empereurs romains en sont venus à exiger qu'on leur rende un culte comme à un dieu et les chrétiens qui ont refusé ont été durement

persécutés. Le culte de l'empereur dans cette culture était vu comme un moyen d'affirmer son allégeance inconditionnelle au pouvoir politique. Tu n'auras pas d'autre dieu que moi, pas même ton roi, ou tes dirigeants politiques. Car c'est Moi, le Seigneur, qui suis ton véritable Roi.

Dans notre monde moderne, il se pourrait qu'un jour, les chrétiens aient à faire un choix entre la soumission aux lois de la République et l'obéissance à Dieu, si des lois sont édictées qui entrent en conflit avec les lois de Dieu.

À côté du peuple d'Israël, les Cananéens adoraient le dieu Baal, dieu de la pluie qui rendait le sol fertile dans ces pays chauds où l'on dépendait de la pluie. Dans le cadre du culte de Baal, les Cananéens pratiquaient la prostitution sacrée. Il y avait des femmes prostituées dans les sanctuaires. En outre, les jeunes filles devaient sacrifier leur virginité au dieu en allant se prostituer aux prêtres de Baal. Esclavage pour ces femmes et ces jeunes filles qui devaient se livrer à cette expérience certainement traumatisante.

Les Ammonites adoraient quant à eux le dieu Moloch, auxquels ils sacrifiaient des enfants. De tels actes étaient interdits par la Loi de Dieu qui n'a pas laissé Abraham sacrifier Isaac, car Dieu seul fait le don de son Fils.

En Afrique, on rend un culte aux ancêtres, auxquels on offre des sacrifices, des denrées parfois rares et utiles, parce qu'on a peur que les esprits des ancêtres viennent déranger les vivants.

Souvent aussi, on voyait des dieux partout : dans le soleil, dans les astres, dans l'orage, dans le tonnerre terrifiant, dans la mer, dans les rivières. Dans tel rocher, dans tel arbre pouvait se cacher un dieu, ou sur telle montagne. Et l'on vivait dans la peur, peur de déranger le dieu, d'empiéter sur son territoire, d'enfreindre l'un de ses tabous, donc on avait peur de s'approcher de tel arbre, de telle montagne, de toucher à tel objet. En Inde, les vaches sont sacrées et il est interdit d'y toucher. Les humains peuvent mourir de faim, on ne touchera pas à ces vaches qui font presque partie de la population.

V. 3 signifie : tu es libéré de ces peurs. Tu es libéré de ces dieux, de leurs exigences, de leurs tabous. Maillot p. 26-27. C'est bien vu !

Mais l'apôtre Paul l'avait vu avant. Je pense au sujet des viandes sacrifiées aux idoles. Les chrétiens de Corinthe avaient posé à Paul une question à ce sujet. En effet, une partie des viandes de ces sacrifices étaient consommées dans le cadre de cultes rendus aux idoles. Mais il en restait une bonne partie qui se retrouvaient sur le marché pour être vendues. Alors Paul répond aux chrétiens : vous pouvez manger de tout ce qui se vend sur le marché. Pourquoi ? Parce qu'il n'y a pour nous qu'un seul Dieu. Les idoles n'existent pas. Par conséquent, les viandes sacrifiées n'appartiennent pas à ces dieux et vous pouvez donc en manger. Rendre ces viandes tabous, en imposer l'abstinence, ce serait restaurer les idoles, faire comme si les idoles existaient et donc craindre d'autres dieux que le vrai Dieu. Tu n'auras pas d'autre dieu. Donc ces viandes sont à toi ; tu peux en disposer.

Bien sûr, Paul précisera qu'il faut se garder de participer aux cultes païens et donc s'abstenir de consommer de ces viandes des sacrifices dans le cadre de culte païens. Parce que derrière les cultes païens, il y a des démons et en participant à ces cultes, on risque d'entrer en communion avec des démons et c'est dangereux. Mais le démon n'est pas dans la viande sacrifiée. La viande sacrifiée n'appartient pas au démon. La viande n'est qu'un moyen d'entrer en relation avec le démon dans le cadre de rites païens. Le mal ne se trouve pas dans la viande, mais dans l'usage qu'on en fait. Donc Paul énonce la règle suivante : vous pouvez manger de tout ce qui se vend sur le marché sans vous poser de problème de conscience. Le démon existe bel et bien. Mais le démon n'est pas un dieu et la viande sacrifiée aux idoles ne lui appartient pas. L'animal a été créé par Dieu et la viande

appartient à Dieu. C'est pourquoi le chrétien peut en manger sans problème s'il la trouve sur l'étalage du marchand.

Certains croyants voient des démons partout et ils en font des idoles. Lorsque les premières locomotives sont apparues, on a crié au démon. Ces tas de ferraille qui crachaient de la fumée dans un vacarme assourdissant ne pouvaient provenir que du diable. Comme si les démons étaient des dieux auxquels appartenaient les locomotives. Cela fait sourire aujourd'hui.

Pourtant de nos jours, certains voient le démon dans de petites granules blanches. On dit que certaines de ces granules seraient fabriquées à l'aide du pendule ; et avec le pendule, on peut entrer en contact avec des démons. Mais le pendule n'est qu'un moyen. Le démon ne se trouve pas dans le pendule et encore moins dans les granules homéopathiques. Ces granules n'appartiennent pas à des idoles. Elles font partie de la création de Dieu et appartiennent à Dieu. En outre, elles sont fabriquées dans des laboratoires où l'on ne s'amuse pas avec un pendule. Aussi le principe énoncé par Paul s'applique : vous pouvez manger de ces granules vendues en pharmacie sans vous poser de problème de conscience. Par contre, il vaut mieux respecter la prescription médicale...

Certains voient le démon dans la carte bancaire ou dans les puces électroniques. Il n'y a pas de démon là-dedans, ni de divinité. Et même si ma carte bancaire porte le numéro 666. C'est vrai, le chiffre 666 peut être un moyen d'entrer en relation avec les démons, dans les mouvements satanistes ou autres pratiques occultes. Mais ce n'est qu'un moyen. Le nombre 666 est un nombre comme les autres, dont l'Apocalypse fait un usage symbolique. Mais ce nombre n'appartient pas à un démon. C'est Dieu qui l'a créé. Tout dépend de l'usage que nous en faisons. Et tout dépend aussi de l'usage que je fais de ma carte bancaire, même si elle porte ce numéro là. Et l'on reviendra tout à l'heure à l'usage que nous faisons de notre carte bancaire.

À propos du nombre 666, vous avez peut-être remarqué que, dans certains recueils de cantiques, on passe directement du n° 665 au n° 667. C'est faire du nombre 666 un tabou. C'est de la superstition dont Dieu veut nous délivrer.

Certains ont cru voir le démon dans la musique. Par exemple dans le hard rock. Il est vrai que ce genre de musique, ou d'autres d'ailleurs, peut être utilisé dans le cadre de séances occultes. Mais ce n'est qu'un moyen. Le démon n'est pas dans la musique. Ceci dit, la musique a sur ceux qui l'écoute un effet psychologique, le rock comme une autre. La musique adoucit les mœurs dit-on. Cela est vrai de certaines musiques. D'autres poussent à la violence. Certaines encouragent au travail ; d'autres plutôt à la passivité, ou à la lascivité. Certaines sont angoissantes. La musique boum boum peut aussi endommager le système nerveux. Et bien des jeunes ont une baisse d'acuité acoustique parce qu'ils ont trop souvent les écouteurs sur les oreilles, et bien trop forts. Mais tout cela n'a rien à voir avec le démon.

Donc, comme l'a bien vu A. Maillot, « Tu n'auras pas d'autre dieu que moi », cela implique que nous pouvons disposer de tout ce que Dieu a placé dans sa création. Refaire des tabous, dire ne touche pas, ne prends pas, cela équivaut à dire : là, il y a une idole ; ça lui appartient. Non, il n'y a pas d'idole, pas d'autres dieux. Le croyant est libre, libre de consommer ce qui se vend sur le marché, libre de disposer des biens que Dieu a placés dans sa création. Le mal n'est pas dans les choses. Le mal réside dans l'usage que l'on en fait.

[Au passage, on voit comme le premier commandement n'énonce pas seulement mes devoirs envers Dieu, mais aussi mes devoirs envers le prochain et envers moi-même. Ce commandement est là pour préserver ma liberté. Mais il m'appelle aussi à préserver la liberté de mon prochain. Car dire à mon frère : ne touche pas à cela, ne prend pas, ne

mange pas, c'est lui imposer une idole, un dieu autre que son Seigneur. C'est lui dire : ça, ça appartient à une idole ! Bien comprendre le premier commandement, c'est comprendre qu'il m'appelle à la liberté et qu'il m'appelle aussi à respecter la liberté de mon frère, qui, comme moi, a été libéré du pays de l'esclavage pour appartenir au Seigneur.]

Ceci dit, puisque nous avons parlé des viandes sacrifiées aux idoles, il faut relever qu'il y a d'autres dieux que ceux du panthéon grec auxquels on sacrifie parfois ces viandes. Ou d'autres aliments. Par exemple notre ventre. Il suffit de voir comment l'obésité se répand dans notre pays. On peut aussi faire de sa carte bancaire un dieu, son dieu, à côté du Seigneur. Il y a deux travers possibles : soit je dis, cela appartient à une idole, donc je n'y touche pas, c'est tabou. Soit j'en fais mon idole et j'y touche trop.

Mais revenons à Israël. Car malheureusement, malgré sa libération de l'esclavage en Égypte, malgré la libération qu'apporte le premier commandement, Israël s'est très vite tourné vers les idoles. Israël a adjoint au Seigneur d'autres dieux. Oh, Yahvé était toujours plus ou moins adoré, on lui rendait un culte. On tenait à lui d'une certaine manière. Mais on l'adorait au milieu d'autres dieux. Le prophète Sophonie par exemple le déplore : So 1.4-5. À son époque, les Judéens adoraient quatre dieux : Baal – sans doute plutôt à la campagne, puisque Baal était censé donner la pluie et la fertilité –, les astres – plutôt à la ville –, Yahvé et Moloch. Au milieu des trois autres, Yahvé était devenu en quelque sorte le bon dieu, le dieu roue de secours, à qui on s'adressait en cas de pépin, celui vers qui on se tournait pour être délivré en cas de problème, puisque c'était le Dieu qui avait libéré Israël de l'esclavage en Égypte.

Notre monde moderne est évolué. On ne se prosterne plus devant Baal, ou devant les astres ou devant Moloch. Il est d'ailleurs frappant de considérer notre époque dans le monde occidental. L'occident n'a plus de dieux. Il ne croit plus en des dieux. Il se veut libre de tout dieux, de tout tabou. C'est unique dans l'histoire. Mais ce monde est-il réellement affranchi des idoles ? Et nous-mêmes ?

Jean Brun, qui était un philosophe chrétien, a écrit un livre dont je vous recommande la lecture, qui s'intitule : *le retour de Dionysos*. Dionysos était un dieu du panthéon grec, le dieu du vin et de la jouissance, des plaisirs sensuels. Et Jean Brun montre que notre monde moderne adore ce dieu.

Mais considérons d'un peu plus près ces dieux qu'on adorait en Israël du temps de Sophonie. Baal, dieu de la pluie et donc de la fertilité du sol. Autrement dit, le dieu dont on attendait la prospérité économique. La prospérité économique n'est elle pas une idole de notre société ? La croissance économique n'est-elle pas l'idole dont on attend le salut ? Dans ce système, l'être humain est réduit à un consommateur. Et la course à la consommation, c'est un service de Baal. Ce dieu a aussi ses prophètes : la publicité. Chez les Cananéens, on pratiquait la prostitution sacrée pour obtenir du dieu baal la fertilité du sol, donc la prospérité : la semence déversée dans l'acte sexuel était vue comme un moyen de participer au cycle de la fertilisation du sol par la pluie. Étrange pratique n'est-ce pas ? Mais regardez les affiches ou les spots publicitaires : le sexe n'est-il pas de nos jours un des moyens les plus utilisés pour stimuler les gens à la consommation et donc pour favoriser la prospérité économique ? Sans parler de toute l'industrie des films qui affichent une sexualité débridée parce que cela fait marcher les gens et donc cela paie.

Le Baal moderne, c'est aussi le dieu de la jouissance immédiate et sans freins.

Pour revenir à l'économie, la financiarisation de l'économie à laquelle on assiste aujourd'hui n'est-elle pas une forme d'idolâtrie, d'adoration du dieu Mammon, du dieu argent ? Et on lui sacrifie les exclus du système, les chômeurs et autres.

Tout à l'heure, je parlais de la carte bancaire. On peut en faire son dieu. Bien sûr, nous donnons la dîme de nos revenus donc nous ne sommes pas matérialistes. Enfin, je suppose, j'espère que nous ne nous contentons pas de rendre à Dieu une partie dérisoire de ce qu'il nous a donné. Ou alors, si nous donnons peu ou pas à l'Église, aux œuvres chrétiennes, ayons l'honnêteté de reconnaître que nous sommes au service du dieu matérialisme et donc que nous avons besoin d'en être libérés par le Seigneur. Alors implorons son pardon, sa libération.

Sinon, si nous donnons la dîme, c'est bien, mais se pose la question : que faisons-nous du reste ? Qu'est-ce que je fais de l'argent qui reste une fois que j'ai mis mes 10% dans la collecte ? Dans son livre *Dieu et mes sous*, A. Adoul remarque que si on prend en compte tout ce que les Israélites devaient donner au Temple cela faisait bien plus que 10% : les premiers-nés du bétail, les prémices des récoltes, les animaux offerts en sacrifices, plus une dîme annuelle et une supplémentaire tous les trois ans. A. Adoul suggère quant à lui que le chrétien ne devrait pas donner la dîme. Car si je donne systématiquement la dîme, est-ce que je ne risque pas de me donner facilement bonne conscience ? Cela m'évite de me poser des questions sur le reste alors que si je m'en posais, je risquerais de découvrir que je peux peut-être donner plus et que les besoins sont immenses, que ce soit pour l'Église, les œuvres missionnaires, ou autres, ou encore pour les personnes démunies. Dans les 90% que je garde pour moi, combien y a-t-il de superflu ? je ne dis pas qu'il faudrait se dépouiller de tout. Je sais aussi que pour certains, 10%, c'est énorme. Mais simplement c'est à chacun de se poser la question.

Dans le texte de Sophonie lu tout à l'heure, il était question du dieu Moloch. Le nom de ce dieu ressemble au mot hébreu qui désigne le roi. Moloch, c'était le dieu de la politique. Certains dans notre monde attendent le salut de tel parti politique, ou bien de leur syndicat, ce qui est une autre forme d'entité politique. Sous l'Empire romain, le peuple demandait du pain et des jeux. Les gouvernants lui en offraient pour le tenir tranquille. Les choses n'ont pas tellement changé. Nos hommes politiques offrent au peuple du spectacle, des duels dont on se délecte, surtout en période électorale. C'est à qui trouvera le meilleur mot pour faire rire et dénigrer les autres partis politiques. On abreuve le peuple de discours ronflants, avec des slogans qui chatouillent les oreilles, des discours démagogiques promettant monts et merveilles dans le seul but de faire marcher les gens, ou de les faire voter. Et les journalistes ne se privent pas d'entrer dans le jeu en posant des questions aux hommes politiques qui éludent les vrais problèmes. De la politique spectacle, médiatique, pour capter l'attention des gens et leur éviter de réfléchir, pour mieux les manipuler et donc les aliéner.

Bien sûr, il y a dans notre pays une désaffection généralisée pour la classe politique et pour les syndicats. N'empêche qu'on attend tout de même une forme de salut des dirigeants politiques : on exige d'eux de l'argent pour ceci et pour cela, on exige d'eux qu'il sauve les entreprises ; on exige d'eux qu'ils résolvent tous nos problèmes plutôt que de se retrousser les manches soi-même et d'assumer ses responsabilités. On est prêt à manifester et à bloquer le pays pour obtenir satisfaction. Surtout lorsqu'il s'agirait d'accepter des mesures impopulaires visant à redresser la situation économique. On s'accroche à ses intérêts particuliers et immédiats. Voilà l'idole : mes intérêts, mes droits, réels ou supposés, mes avantages. Par contre, il est malvenu de parler de mes devoirs...

À Jérusalem, au temps de Sophonie, on adorait encore les astres. On croyait que les astres présidaient au gouvernement du cosmos. Le culte des astres visait donc à s'assurer la domination du monde. En gagnant la faveur de ces dieux, on cherchait à influencer sur le monde, sur la nature, sur les événements, ou encore à connaître l'avenir. Aujourd'hui

certaines le font encore, par l'astrologie, l'horoscope. L'occultisme fait encore des adeptes. Mais il y a un autre culte, très moderne, bien répandu et qui s'apparente au culte des astres : le culte de la science et des techniques, par lesquels on vise la toute puissance et l'on tente de réaliser un monde selon les désirs de l'homme. La science et les techniques n'ont rien de mauvais en elles-mêmes. Elles font partie des possibilités disposées par Dieu dans la création et des activités auxquelles Dieu appelle l'humanité. Mais elles sont trop souvent divinisées, la science par exemple est prise comme la référence ultime, et elles finissent par aliéner l'homme. En voulant refaire le monde, il arrive qu'on perturbe l'ordre bon créé par Dieu. La science nous aliène en nous rendant esclaves du progrès qu'on n'arrête pas, mais qui engendre dans une certaine mesure une société déshumanisée où l'être humain ne se sent plus tout à fait chez lui, où il se trouve pris de stress, de vertige, de troubles psychologiques. La science et les techniques nous aliènent lorsqu'on laisse le techniquement réalisable devenir la norme de ce qui est légitime. Elles entraînent alors l'humanité là où on ne pensait pas, là où on ne voulait pas aller. Elles nous posent des problèmes éthiques dans lesquels elles nous enferment sans indiquer d'issue. Sans Dieu, sans référence à sa Parole qui nous apprend à les utiliser pour en faire bon usage – car c'est bien là le nœud de l'affaire – les sciences et techniques deviennent un jeu d'apprentis sorciers. Lorsqu'on ne reçoit plus de Dieu la connaissance du bien et du mal, la science et les techniques prennent sa place : le techniquement possible devient ce qu'il est bon de faire, parfois pour le malheur de l'homme.

Bien des objets que les techniques nous offrent aliènent les gens. Ordinateurs, tablettes, smartphones, internet sont certainement fort utiles. Mais il est facile d'en devenir esclave. Ces ressources font gagner du temps. Mais ils peuvent devenir des maîtres qui absorbent tout notre temps, nous coupent des autres, prennent la place de relations réelles avec les autres. Combien sont victimes d'addictions aux connections, ou encore aux jeux vidéos qui viennent remplacer les activités utiles, manger le temps de travail, le temps en famille, ou le temps pour se cultiver. A-t-on réellement besoin d'être à table avec son smartphone ?

Il arrive aussi que des chrétiens adorent tellement les techniques modernes que l'évangélisation finit par se réduire avec eux à un déploiement de techniques dans lequel le message de l'Évangile finit par se perdre parce que, pour se plier aux techniques de communication, on en dilue tellement le contenu qu'on ne dit plus grand-chose, et parfois même plus rien d'autre que le monde.

À l'opposé du culte de la science, on rencontre aussi le culte de la nature avec ses mythes : le mythe du bon sauvage, le mythe qui considère que la nature serait la seule réalité bonne, un culte qui a ses rites, ceux du retour à la nature et ses doctrines anti-progrès.

Tu n'auras pas d'autre dieu que moi, ni la science, ni les techniques, ni les objets high tech, ni la nature. C'est le Seigneur qui est Dieu. Et cela veut dire que la science et les techniques doivent être développées à son service, selon ses normes, selon ses lois et pour sa gloire, dans le respect de la nature qu'il a créée, et, plus encore, dans le respect de la personne humaine et pour le bien de l'humanité.

Et dans l'Église, quelles sont nos idoles ? Parce qu'il peut y avoir aussi des idoles dans l'Église. Certains adorent leur Église justement : il n'y a que notre Église qui est la bonne, il n'y a que dans notre Église qu'on sait la vérité et il n'y a que chez nous qu'on sait comment faire les choses ; donc nous n'avons rien à apprendre des autres Églises évangéliques. Tel autre à son ancien-idole, ou son prédicateur-idole. C'était le problème dans l'Église de Corinthe : pour les uns, c'était Paul, pour d'autres Pierre, pour d'autres

Apollos. Moi, j'aime bien entendre M. X. Je n'écoute pas les autres. Ou : moi je crois tout ce que dit M. X. Comme cela, je n'ai pas besoin de réfléchir par moi-même, je lui fais confiance. Cf. gens de Bérée.

Certains se prosternent devant la tradition et sont déboussolés, voire crie au scandale dès qu'on veut changer quelque chose dans l'organisation ou la vie de l'Église. D'autres ne voient de salut que dans la révolution : il n'y a de bon que ce qui est nouveau.

Untel a pour idole sa spiritualité, sa forme de piété qu'il veut imposer à tous les autres. Tel autre a pour idole telle forme d'activité et voudrait qu'on ne fasse que cela.

Un pasteur m'a une fois déclaré : « Je vis pour l'Église ». le résultat, c'est qu'il a imposé aux membres de l'Église un fardeau qu'ils ne pouvaient pas porter en multipliant les réunions et les activités de l'Église à tel point que les membres étaient écartelés entre la vie de l'Église, la vie de famille et la vie professionnelle. Certains sont tellement pris par la vie d'Église qu'ils n'ont même plus de temps pour le culte de famille. Et il ne faut pas oublier que l'Église n'est pas le seul lieu où nous sommes appelés à servir le Seigneur. Sa création entière est notre champ de service. L'ordre donné à Adam d'assujettir la terre reste valable encore aujourd'hui et cela englobe toute activité culturelle, scientifique, technique, artistique, tout ce qui peut contribuer à l'épanouissement des humains dans tous les domaines de l'existence, sous la seigneurie de Dieu. (Jr 29). Nous n'avons pas à vivre pour l'Église, mais pour Dieu. Sinon, l'Église prend la place qui revient à Dieu seul. Et l'Église n'est pas le seul lieu où Dieu nous appelle à le servir. D'ailleurs les chrétiens qui ne voient plus que l'Église se coupent des gens de l'extérieur, ils ne savent plus apprécier ce qui se fait de bien parmi les non chrétiens, ils ne savent plus participer avec les non-chrétiens à des activités utiles, belles, bonnes, sinon dans la vie professionnelle parce que là, on est bien obligé, et ils n'ont plus de ponts entre eux et les non chrétiens pour leur communiquer l'Évangile.

À l'inverse, d'autres idoles peuvent nous empêcher de nous investir dans l'Église : ce peuvent être des loisirs, un sport, ou bien le fait de se laisser trop accaparer par sa vie professionnelle.

Tu n'auras pas d'autre dieu que moi : ni l'Église, ni le travail, ni les loisirs, ni le sport, ni autre.

Une autre idole apparaît dans nos Églises évangéliques. Elle se manifeste par le culte du ressenti et de l'épanouissement personnel. Nous vivons dans une culture de l'émotion, une culture où l'émotion est une valeur fondamentale et un critère de ce qui est bon. Un bon film, un bon spectacle sont ceux qui procurent des émotions. Un théologien qui a étudié la culture actuelle relève que l'homme moderne est en quête d'épanouissement personnel et que cela passe par la quête d'expériences en tous genres. L'homme moderne est à la remorque de son ressenti. Cette mentalité ambiante déteint sur nos Églises. Un responsable d'Église m'a dit un jour : ce qui compte pour moi dans un culte, c'est que les gens se sentent bien. Alors on cherche à créer une ambiance qui procure de bonnes émotions, un bon ressenti. La norme devient alors mon ressenti. Ce qui compte est : que je me sente bien, que j'ai de bonnes émotions, une bonne image de moi et que je fasse de bonnes expériences.

En conséquence, on va définir Dieu ou Jésus, s'en faire une idée, en fonction de son expérience intérieure, de son ressenti. On recherche l'expérience intérieure, plutôt que le Dieu qui s'est révélé dans la Bible. En témoignent divers chants que l'on chante habituellement au culte dans nos milieux. Des chants qui visent à créer une certaine ambiance, mais qui véhiculent une fausse image de Dieu ou de la relation avec Dieu. Et

finalement, on se forge un Dieu en fonction de son ressenti qui n'est plus tout à fait le Dieu qui s'est révélé dans la Bible.

L'autorité de l'Écriture en prend un coup. On grappille ce que l'on veut dans la Bible, ce qui donne un bon ressenti. Combien de fois n'ai-je pas entendu de la part de membres d'Églises : « La Bible, on peut lui faire dire ce que l'on veut » pour justifier de ne pas prêter attention à tel enseignement biblique ou pour justifier l'absence d'effort pour rechercher ce que tel texte veut réellement dire. C'est moi qui décide ce que je prend ou ce que je comprend de la Bible, sans faire l'effort de rechercher réellement le sens des textes.

La production d'une bonne ambiance dans le culte pour favoriser un bon ressenti tend à prendre le pas sur l'enseignement qui se réduit comme une peau de chagrin. On ne veut plus réfléchir. On veut de l'émotion. Alors ce que l'on nomme louange prend de plus en plus de place dans les cultes tandis que le temps consacré à la lecture de la Bible et à son exposition tend à se réduire. Et peu importe si les paroles des chants que l'on chante dans le cadre de cette louange sont en décalage par rapport à l'enseignement biblique. L'important est l'ambiance et le ressenti ainsi créé. La recherche de l'épanouissement personnel prend aussi la place de la sainteté. Ce qui est valorisé, ce n'est plus la formation d'un caractère conforme à l'enseignement biblique, mais un bon ressenti personnel. Et l'on va chercher dans la Bible ce qui peut favoriser l'épanouissement personnel et le sentiment de bien-être. Au lieu d'apprendre de l'Écriture à adopter un caractère et à construire une conduite conformes à la volonté de Dieu dans tous les domaines de sa vie.

On pourrait encore mentionner bien d'autres idoles. Je vous laisse le soin de les dépister. Mais en fin de compte, derrière ces idoles, il y en a une qui se cache : car chacun, au travers de ses idoles, s'adore lui-même. Le théologien mentionné il y a un instant souligne que notre culture est vouée au culte du moi. Moi, mon ressenti, mon désir d'expériences et d'épanouissement personnel sont la norme de ma vie. Et nous, y échappons-nous au culte du moi ?

Nos idoles, nous les rencontrons finalement dans divers domaines de l'existence. On peut adorer Dieu le dimanche au culte, et servir d'autres dieux le reste de la semaine. Tu n'auras pas d'autres dieux que moi signifie, le Dieu que tu adores le dimanche au culte est celui que tu serviras aussi le reste de la semaine, par toutes tes activités, dans tous les domaines de ta vie. C'est lui qui doit être le Seigneur pour tous les aspects de ta vie. Le premier commandement touche donc à tout ce qui fait notre vie, dans tous ses aspects, dans tous ses domaines. Cela conduit à me poser la question : est-ce que je tiens compte de Dieu pour tout ce que je fais, pour toute ma vie ? Est-ce que je vis pour Dieu, selon sa volonté exprimée dans l'Écriture, dans tous les domaines, et à chaque instant ? Et dans mes relations avec mes semblables ?

De la sorte, il apparaît que le premier commandement a trait à tout ce qui fait notre vie. En fait, on pourrait montrer que chacun des dix commandements met en lumière un aspect de ma personne et de mon comportement qui vaut pour tout ce que je fais. Chacun met en perspective de manière particulière, différente, l'ensemble de ma vie. Le Décalogue est radical.

Mais si alors telles sont les implications du premier commandement, si nous rencontrons toutes ces idoles dont nous avons parlé, et toutes celles qui n'ont pas été mentionnées, est-il possible de n'avoir pas d'autre dieu que le Seigneur ? oui, c'est possible, si le Seigneur est ton Dieu qui t'a délivré du pays de l'esclavage. Et l'on ne peut que revenir ici à la parole de la grâce qui nous parle de l'œuvre libératrice du Seigneur. Christ est mort pour nous délivrer de nos idoles. La délivrance se trouve en lui et elle ne se trouve qu'en lui. Car je ne peux être débarrassé de mes idoles, des mes autres dieux que si

j'ai le Seigneur pour Dieu. Sans lui, je reste esclave de l'une ou l'autre idole. Mais avec lui, avec le Dieu qui libère, je suis appelé à vivre libre de ces entraves, libérés de tabous, libéré aussi des dieux de ce monde qui le rendent esclave. En Jésus-Christ se trouve la liberté et c'est pourquoi le Seigneur nous dit : v. 3.